|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| Aube, *Illuminations*. Arthur RIMBAUD. 1874. | | |
| Introduction   * Court poème en prose tiré du recueil *Les Illuminations* publié par Verlaine alors que Rimbaud est en Afrique et ne se soucie pas de son œuvre. Le titre du recueil est polysémique, comme l’est l’écriture du poète. Il renvoie à l’idée de lumière, de vision et d’enluminure. * Rimbaud relate ici une course matinale qui rappelle l’atmosphère de « Ma Bohème », l’univers des contes et l’expérience du « voyant ». * Le poème suit une progression chronologique de l’aube à midi, mais l’aube prend aussi une dimension symbolique.   Problématique : en quoi ce poème illustre-t-il l’émancipation créatrice de Rimbaud ? | | |
| **Première partie : incipit du récit** | | |
| J’ai **embrassé** l’aube d’été. | **Polysémie : embrasser : 1.prendre entre ses bras ; 2. donner un baiser ; 3.saisir par l’esprit tous les aspects.**  Séquence de 8 syllabes avec un rythme 4 +4  Mise en valeur du « je » qui entame le vers.  PC qui renvoie à une action achevée dont le résultat est visible  aube : sens + étymologie (< alba = blanc)  vocabulaire du lyrisme | Chaque sens du mot va donner une lecture du vers.  Harmonie et équilibre  Vers blanc à dimension musicale  mise en valeur du rôle du poète dès le premier mot.  résultat de la quête donné d’emblée  => dimension symbolique du moment entre la nuit et le jour.  Renvoie tout à la fois aussi la pureté du blanc et à la page blanche  expérience sensuelle  Blanc typographique qui détache ce vers blanc : volonté de faire écho à la poésie traditionnelle tout en s’en détachant. |
| **Deuxième partie : l’éveil de la nature par l’enfant -poète** | | |
| Rien ne bougeait encore au front des palais. L’eau était morte. Les camps d’ombres ne quittaient pas la route du bois. J’ai marché, réveillant les **haleines** vives et tièdes, *et* les pierreries regardèrent, *et* les **ailes** se levèrent sans bruit.  **La première entreprise** fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur q*ui me dit* son nom.    Je ris au wasserfall blond qui s’échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse. | Négation et lexique de l’inertie  Personnification des palais + voc. architectural mélioratif.  Imparfait descriptif.  Asyndète dans ces premières phrases  Etapes marquées par les PC  P1 en position de sujet : dimension active du sujet qui s’oppose à l’inertie du monde qui vient d’être décrite.  La phrase s’allonge et les assonances en [i] et [e] soulignent le jaillissement de la vie exprimé par le PS  Personnification de la nature  **Métonymies qui évoquent la respiration des animaux puis les oiseaux de manière poétique. + ébauche allusive d’un mouvement ascendant qui court dans le poème.**  ***Répétition de « et » : polysyndète***  **Numéral ordinal**  **vocabulaire de la volonté qui détonne par rapport à la poésie**  correspondance des sens avec le toucher et la vue.  Sorte de chiasme dans les sensations : vives -tièdes-frais-blêmes  *Sujet : la fleur / Poète : COI*  Personnification de la fleur  Suite des actions étapes du récit : PS + personnification de la nature.  Wasserfall : mot germanique  Développement des formes et des couleurs.  Suite du réseau de verticalité qui parcourt le poème : cime.  Déesse mis en valeur à la fin de la phrase et du paragraphe. Elle est COD alors que le poète est sujet. | Caractère inerte et stagnant du monde  mise en place d’un univers onirique  => sorte de monde sans unité, ni organisation.  = c’est la marche qui déclenche le processus de réveil.  Mise en place d’un monde onirique, précieux et vivant. Les inanimés s’animent.  = > Le poète-enfant apparaît ici comme celui qui anime la nature. (Cf. étymologie : poiêsis grec = création). C’est le poète **démiurge**. Intertextualité du conte avec le personnage qui réveille un univers marqué d’un sort.  L’éveil confère une unité au monde.  Évocation d’une chronologie qui suit une sorte de déroulement initiatique.  Insistance sur la double nature du poète qui est à la fois acteur (il éveille la nature) et passif (il reçoit l’inspiration de la nature, ici la fleur)  Monde du conte où la faune et la flore parlent. Présentation métaphore de l’inspiration et complicité du poète avec la nature. Richesse des sensations.  Complicité du poète avec la nature personnifiée.  Révélation qui entre dans le schéma narratif du conte de fées.  => lexique germanique qui introduit dans le poème les légendes nordiques + féminisation par la chevelure blonde. Univers onirique.  Charnière du poème qui devient course poursuite à partir de là.  Déesse = poésie, muse, Vénus? Richesse des différentes interprétations. |
| **Troisième partie : La poursuite de la déesse** | | |
| **Alors je levai un à un les voiles. Dans l’allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l’ai dénoncée au coq.** À la grand’ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.  En haut de la route, près d’un bois de lauriers, je l’ai entourée avec ses voiles amassés, et j’ai senti **un peu** son immense corps. L’aube et l’enfant tombèrent **au bas du bois.** | **Accélération du rythme qui procède par courtes phrases réduites parfois à des groupes syntaxiques.**  Lexique qui évoque **l’initiation**, le **dévoilement** + « dénoncée » qui reprend encore l’idée de dévoilement de la vérité.  Le coq poursuite l’idée du lever du jour.  Évocation d’une architecture onirique et luxueuse + Encore verticalité.  Nouveau changement de rythme avec phrase longue qui mime la course et offre un rythme symétrique : 4/12//12/4  La comparaison insiste sur le dépouillement, d’autant plus net qu’il apparaît dans un contexte de luxe.  Connotations associées au choix des lauriers : plante d’Apollon, divinité de la beauté, mais c’est aussi l’évocation d’une chanson populaire : « Nous n’irons plus au bois... »  Je = sujet // Déesse : COD  Explicitation de la première phrase.  Opposition de « un peu » et de l’adjectif « immense »  Présentation érotique de la rencontre.  Le « je » est mis à distance et devient une P3 : l’enfant. La déesse est réduite à l’aube.  Dimension symbolique du bois qui s’oppose au « haut » évoqué plus haut + appuyé par les sonorité labiales en [b] = lourdeur qui accompagne la chute. | Impression de course poursuite qui culmine sur le verbe explicite « chassais ».  Image du poète dépouillé et associé au sol // déesse associé aux hauteurs.  Cela prépare la chute du poème.  Inscription de la quête dans celle de la beauté + idée de perte de l’enfance avec les lauriers coupés de la chanson.  Rôle actif du poète.  Déception de cette expérience initiatique. « Je » qui s’est dépouillé de l’enfance. Dimension symbolique de la chute qui semble dire tout à la fois la perte de l’enfance et la déception. |
| **Dernière partie : le réveil** | | |
| Au réveil, il était midi. | Chute en écho avec le premier paragraphe du poème par la structure rythmique : nouveau vers blanc, mais moins équilibré : 3/5 et non plus 4/4 | Fin du rêve, impuissance à saisir l’aube ? La poésie dans sa totalité ?  Désenchantement. |
| **Conclusion :**   * Gradation tout au long du poème :   - de l’immobilité au mouvement  - du froid à la chaleur  - du minéral au végétal  - de la quête amoureuse à l’union  => c’est sous l’action de l’enfant-poète que la nature s’éveille et se transforme/ poète démiurge.   * Poème qui peut être interprété de différentes manières : récit d’un rêve, évocation symbolique de la quête de la poésie ? * Tout le poème est contenu dans les trois sens du mot « embrassé »  avec trois niveaux de lecture :   -**compréhension littérale**  -**compréhension inférentielle** (sens 1 et 2)  -**compréhension fine : lecture propre au symbolisme**. Il s’agit de comprendre l’aube. Elle échappe à l’enfant : toute la difficulté de l’oeuvre poétique.   * Rimbaud offre au lecteur un poème qui emprunte aux univers du conte et de la mythologie, qui joue avec la tradition poétique pour faire naître une sorte de féerie. On peut aussi y lire l’expérience du celui qui dit « travaille[r] à [s]e rendre voyant ». | | |